



Pour le plaisir, Bertrand Belin explore l'esprit de révolte et les désirs de parade.

billy sec, aux mots durs («*Je viens d'une longue lignée d'ivrognes, trouble-fête, gâcheurs de noce, épouvantails d'Abribus, maîtres de chien, desquels j'ai hérité, de tout, et de rien*»), peu à peu sous-tendus d'une tendresse fataliste grâce à un saxophone feutré. C'est dans ce retournement des choses, des sens, des doutes, que *Tambour Vision* s'affirme un peu plus à chaque écoute comme un disque important. De ceux dont les pensées évoquent les adages plus que les slogans, et obligent à travers ce mouvement, à la réflexion.

— **Odile de Plas**

| Cinq7.

SURFACE

CHANSON

MÉLANIE ISAAC

LE

Son single *Paradis Nord* a la grâce et le parfum entêtant des chansons abouties. Un couplet dont le sens ne se dévoile jamais tout à fait, laissant la place à l'interprétation, une guitare sèche à la simplicité folk, qui vient donner un léger balancement mélancolique, et la voix de Mélanie Isaac, douce mais affirmée, à la diction limpide. Lorsqu'elle n'est pas en première ligne, la musicienne prête parfois ses mots à d'autres, comme Mathilde Fernandez (moitié d'Ascendant Vierge), avec laquelle elle a coécrit *Temple Sourire*. Son premier album, *Surface*, ne laisse pas indifférent. Parce qu'elle y assume un vrai classicisme formel, avec le risque parfois de mélodies trop lisses pour mettre en valeur la qualité de ses textes (*Surface, T'aime plus fort*), mais aussi une force qui fait mouche plus d'une fois lorsque le parti pris est net et les arrangements plus affûtés. Avec son piano en colère, ses mots durs comme la pierre («*J'ai dans le cœur une ville morte que je me dois de repeupler*») que viennent emporter les chœurs célestes du refrain, *La Révélation* est de ce type, tout comme la ritournelle pastel, apaisante malgré le deuil, du *Seul Oiseau*. «*Je cherche ta fatigue dans la cuisine, tu as vidé le lave-vaisselle/Tu es partie dormir la première, dis-moi ce que je dois faire de ça.*» — **O. d.P.**

| Melanieisaacmusic.

TAMBOUR VISION

CHANSON

BERTRAND BELIN

Avec son inoxydable élégance, le chanteur prend cette fois un virage électro. Et, toujours aussi attaché aux mots, n'en finit pas de se bonifier.

LE

Septième album pour Bertrand Belin et, chose rare, son inspiration semble s'enrichir avec le temps. Sa discographie, commencée sur le tard à 35 ans, a déjà connu des sommets (*Hypernuit*, en 2010, *Persona*, en 2019), mais avec *Tambour Vision* le chanteur prend un virage électronique qui lui va comme un gant. Alors que la guitare, son instrument fétiche, occupait jusqu'à présent une place prépondérante, il la met ici en retrait et se laisse aller aux émotions vintage et venteuses procurées par un antique mellotron, à celles un brin plus modernes d'un synthétiseur Prophet. Ne l'est-il pas d'ailleurs un peu lui-même, prophète, dans ce disque qui explore à mots couverts, par plaisir de les découvrir, l'esprit de révolte ou de soumission de chacun, nos désirs ambigus de parades et processions, l'héritage et ce qu'on en fait, l'amour et son envers ?

Le son mat de la production, signée Renaud Letang, associé à la voix basse de Belin, à sa diction nicotinée, donne une unité remarquable au disque, qui déploie un éventail de pulsations dont la retenue fait la force. Belin choisit ses motifs rythmiques, comme ses mots, avec précision, pour que la répétition en intensifie le sens à la façon d'un Alan Vega ou, plus récemment, d'un Alex Cameron, revendiqués comme influences. On pense aussi à Baxter Dury, pour cette façon qu'ont certaines lignes de basse d'enlacer une batterie réduite à l'essentiel, à l'image de *National*, par ailleurs parfait exemple de cette façon têtue de tester le pouvoir des mots les plus simples, en les associant avec malice («*fête nationale, journal national, figure nationale, échelle nationale, intérêt national, effort national, hommage national, deuil national...*»). D'autres sont plus complexes, tel *Que dalle tout*, rocka-